Document generated on 07/15/2025 8:22 p.m.

Revue d'études autochtones

Rapatrier les moyens de transmettre sa culture
L'engagement des jeunes de Mashteuiatsh et de Kitigan Zibi dans les processus de rapatriement
Repatriating the means of transmitting its culture
The engagement of young people from Mashteuiatsh and Kitigan Zibi in repatriation processes
Repatriar los medios para transmitir su cultura
La participación de los jóvenes de Mashteuiatsh y Kitigan Zibi en los procesos de repatriación

Carole Delamour, Gabrielle Paul and Julian Whittam

Volume 51, Number 1, 2021–2022

Le rapatriement et ses multiples dimensions relationnelles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1092142ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1092142ar

See table of contents

Publisher(s)

Société Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

2564-4947 (print)
2564-4955 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Delamour, C., Paul, G. & Whittam, J. (2021). Rapatrier les moyens de transmettre sa culture : l'engagement des jeunes de Mashteuiatsh et de Kitigan Zibi dans les processus de rapatriement. *Revue d'études autochtones*, *51*(1), 85–98. https://doi.org/10.7202/1092142ar

Article abstract

The repatriation of Indigenous objects is usually seen through the lens of its benefit to younger generations. This article explores how cultural and educational institutions in communities collaborate to involve younger generations in the processes of cultural repatriation and transmission. It focuses on projects between the institutions of the Ilnu community of Mashteuiatsh, the Anishinabe community of Kitigan Zibi, the Nika-Nishk research project on the repatriation of Indigenous heritage, and the National Museum of the American Indian (NMAI) in Washington. First, we present the communities and how they contribute to repatriating the means and content of their cultural transmission. We then return more specifically to the involvement of youth in the Nika-Nishk project. As actors in the project, we question the potential of these activities, for the youth concerned, for researchers, but also for museums. How can objects be vectors of intergenerational and intercultural linkage? What roles can youth play in processes of knowledge transfer? What knowledge can be gained by communities and museums from the exchanges fostered by the processes of repatriation?

© Carole Delamour, Gabrielle Paul et Julian Whittam, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Rapatrier les moyens de transmettre sa culture

L'engagement des jeunes de Mashteuiatsh et de Kitigan Zibi dans les processus de rapatriement

Carole Delamour

Chercheuse postdoctorale au CIERA, UQAM

Gabrielle Paul

Journaliste, Espaces autochtones, Radio-Canada

et

Julian Whittam

Coordonnateur de l'interprétation culturelle, Upper Canada Village

> Pourquoi le rapatriement est-il si important pour beaucoup d'entre nous dans le monde ? Rapatrier nos trésors, c'est honorer le travail de nos ancêtres. Nous devons préserver les informations culturelles et historiques de nos ancêtres pour la génération d'enfants à venir. Tout le monde a le droit de savoir d'où il vient, quels privilèges culturels il détient et quelles chansons, danses et légendes il peut célébrer.
>
> (Andrea Sanborn 2009 : 86, notre trad.)

Comme l'illustre cette citation d'Andrea Sanborn, membre de la Première Nation Kwakwaka'wakw et ancienne directrice du Centre culturel U'mista en Colombie-Britannique, le rapatriement des objets autochtones est régulièrement invoqué dans la perspective de bénéficier aux jeunes générations, notamment pour préserver et renouveler les aspects intangibles des objets conservés dans les musées, tant pour ce qui est des modes que des contenus de la transmission culturelle et intergénérationnelle (Conaty 2003 ; Kreps 2003 ; Simpson 2009 ; Gabriel et Dahl 2008 ; Sanborn 2009 ; Atkinson 2014). En effet, le rapatriement intervient, au même titre que d'autres activités de réappropriation et de préservation des patrimoines, dans les stratégies de maintien et de renouveau culturel des communautés. Pour accompagner ces efforts, les institutions culturelles et scolaires de celles-ci – souvent associées à des ruptures brutales avec les modes et les contenus de la transmission culturelle (Battiste et Barman 1995 ; May 1999 ; Martin et Capitaine 2005 ; Roué 2006 ; Atkinson 2014) – collaborent aujourd'hui à différents niveaux pour engager les jeunes générations dans les processus de restitution et de transmission culturelle.

Dans cet article, nous souhaitons explorer comment ces collaborations peuvent mobiliser les jeunes, en nous concentrant sur des projets menés de 2012 à 2016 entre les institutions scolaires et culturelles des communautés ilnu de Mashteuiatsh[1] et anishinabe de Kitigan Zibi[2], le projet de recherche Nika-Nishk[3] sur le rapatriement des patrimoines autochtones et le National Museum of the American Indian (NMAI) de Washington. Nous reviendrons particulièrement sur une série d'activités menées en 2013 et au cours desquelles douze jeunes des écoles secondaires de Mashteuiatsh et de Kitigan Zibi se sont rendus à Washington pour étudier les collections d'objets conservées au NMAI provenant de leurs communautés et réunies par l'anthropologue Frank G. Speck une centaine d'années plus tôt.

La première partie de l'article présentera les deux communautés afin de contextualiser la manière dont elles contribuent à rapatrier, depuis plusieurs années déjà, les moyens et le contenu de leur transmission

Revue d'études autochtones
Vol. 51, N° 1, 2021-2022

culturelle. Cela nous permettra d'introduire et de situer dans quels contextes est intervenu le projet Nika-Nishk, pour ensuite décrire plus spécifiquement l'engagement des jeunes dans le cadre de ce projet de recherche. Enfin, trois axes de discussion émergeront des expériences vécues par chaque autrice et auteur.

Notre premier axe de recherche aborde le pouvoir social et rassembleur des objets selon le point de vue de Julian Whittam qui était, au moment des activités, agent de recherche pour le projet Nika-Nishk, particulièrement auprès des Anishinabeg de Kitigan Zibi. Le deuxième axe de discussion se concentre sur l'importance et la valeur de l'engagement des jeunes des communautés au sein des projets de recherche, à travers le regard de Carole Delamour, qui travaillait à ce moment-là comme agente de recherche pour le projet Nika-Nishk, principalement auprès des Pekuakamiulnuatsh de Mashteuiatsh. Enfin, notre dernier axe aborde le rôle des processus de restitution dans l'autodétermination des communautés autochtones : il est développé par Gabrielle Paul, qui a participé aux activités décrites en tant qu'élève de l'école Kassinu Mamu, de Mashteuiatsh. De façon complémentaire, ces réflexions interrogeront tour à tour le potentiel de ces activités, à la fois pour les jeunes concernés et pour les chercheuses et chercheurs, mais également pour les musées. Quels rôles les jeunes peuvent-ils jouer au sein des processus de transfert des connaissances ? Comment participent-ils à la (ré)interprétation et à la revitalisation des savoirs associés aux objets ? Quelles formes d'engagement peuvent être repensées entre la recherche et les milieux scolaires des communautés ? Nous interrogerons la force et la capacité des objets de musée à (re) créer des liens intergénérationnels et interculturels, puis nous reviendrons sur la manière dont les processus de rapatriement peuvent s'avérer être des démarches instigatrices de connaissances qui nourrissent, entre autres, les démarches d'autodétermination des communautés.

Pour rendre compte des expériences vécues lors du projet, nous utilisons des témoignages de nos collaboratrices et collaborateurs, ainsi que de cochercheuses et cochercheurs communautaires. Ne souhaitant imposer ni l'anonymat ni la divulgation de leur identité, nous n'identifions par leur nom que les personnes qui l'ont souhaité.

Inscriptions locales du projet Nika-Nishk

Le projet Nika-Nishk et les recherches menées avec les jeunes sur les objets du NMAI se sont intégrés à des contextes locaux et particuliers de transmission. Pour comprendre cette inscription locale, voyons comment les institutions scolaires et muséales de Mashteuiatsh et de Kitigan Zibi appuient les processus de transmission culturelle en encourageant la restitution et la circulation des savoirs.

Les Anishinabeg de Kitigan Zibi

La communauté de Kitigan Zibi est la plus grande communauté anishinabe du Canada. Près de la moitié de ses 3000 membres y habitent. En 1980, les Anishinabeg de Kitigan Zibi ont repris le contrôle sur leur système d'éducation. Source de fierté pour la communauté, le secteur de l'éducation contribue à la transmission et au développement de la culture et de la langue. L'enseignement est offert par la communauté de la prématernelle jusqu'à la fin de l'école secondaire. Le secteur de l'éducation prend en charge des ateliers culturels et éducatifs pour les jeunes, les adultes ou les familles. Quoique la communauté n'offre pas de cours postsecondaires, il est courant pour ses membres de poursuivre leur éducation ailleurs, puis de revenir travailler dans la communauté.

Les villes d'Ottawa et de Gatineau se situent sur le territoire traditionnel anishinabe, et des membres de la communauté font souvent partie des conseils consultatifs des deux villes pour une variété de projets. La communauté est notamment en relation avec le Musée canadien de l'Histoire (MCH) depuis plusieurs années. De 2001 à 2003, la communauté a collaboré avec le Musée pour la réalisation de fouilles archéologiques. Ce projet, nommé Kabeshinan (camp d'été), a permis à la communauté d'en apprendre davantage sur les collections anishinabe conservées au MCH. À ce moment-là, la communauté avait appris que des restes humains et des objets funéraires associés étaient conservés dans les réserves du musée. Après une consultation communautaire, des représentants de Kitigan Zibi ont entamé des discussions pour rapatrier les restes humains conservés au MCH. Le processus de rapatriement des musées centraux est rarement chose facile. Pour la communauté de Kitigan Zibi, les discussions entamées en 2002 avec le MCH ont abouti en juin 2005 au rapatriement des restes humains et des objets funéraires (Whittam 2015). Le musée a également transféré à la communauté des objets archéologiques trouvés lors des fouilles du projet Kabeshinan. Ces artefacts venaient s'ajouter aux objets de valeur historique et culturelle que la communauté conservait depuis déjà plusieurs années. Désirant se doter d'un lieu qui servirait à la fois d'espace d'exposition, de réserves muséales et de quartier général pour le secteur de l'éducation, la communauté a engagé l'architecte Douglas Cardinal[4] pour créer le Kitigan Zibi Cultural and Education Centre (KZCEC), qui a ouvert ses portes à l'automne 2005. Aujourd'hui, le bâtiment abrite une exposition permanente sur l'histoire et la culture des Anishinabeg de Kitigan Zibi, des réserves muséales pour les 3 000 objets conservés, ainsi que des bureaux pour une partie du personnel du secteur de l'éducation. De plus, un grand espace central et circulaire sert de salle de réunion, de lieu de rencontre pour les membres de la communauté et de salle de classe pour des cours linguistiques et culturels. Un des premiers événements à avoir eu lieu dans le nouveau centre culturel était un symposium sur le rapatriement, en août 2005, auquel ont assisté des représentants de plusieurs communautés autochtones et de musées ainsi que des membres de la communauté académique. Le rapatriement de 2005 demeure donc un moment

important pour la communauté de Kitigan Zibi, qui a fait profiter le projet Nika-Nishk de son expérience en la matière.

Les Pekuakamiulnuatsh de Mashteuiatsh

Mashteuiatsh, qui signifie « là où il y a une pointe », est l'une des onze communautés innues du Canada, dont neuf sont situées dans la province de Québec et deux dans celle de Terre-Neuve–et–Labrador. Elle est située sur la rive ouest du Pekuakami – ou « lac peu profond », appelé aussi lac Saint-Jean –, et sa population s'identifie sous le nom de Pekuakamiulnuatsh (les Ilnuatsh du Pekuakami).

Les Pekuakamiulnuatsh, tout comme d'autres Autochtones du Canada, ont subi les politiques gouvernementales de mise en réserve, de sédentarisation forcée ainsi que d'aliénation culturelle, linguistique et identitaire, relayées notamment par le système scolaire des écoles de jour et des pensionnats (Barman, Hébert et McCaskill 1986 ; Lacasse 2004 ; Saganash 2005 ; Bousquet 2016 ; Morissette 2016). Dans une volonté de reprendre le contrôle des aspects culturels et linguistiques légués par leurs ancêtres, les Pekuakamiulnuatsh ont repris en charge, depuis la fin des années 1970, l'éducation ainsi que les programmes linguistiques et culturels. Les orientations du développement communautaire inscrites dans leur politique d'affirmation culturelle visent notamment à assurer la reconnaissance de leur identité et la valorisation, la transmission et l'intégration de la culture dans le développement global des Pekuakamiulnuatsh (Pekuakamiulnuatsh Takuhikan 2005).

Pour développer et diffuser leurs propres activités culturelles, les Pekuakamiulnuatsh se sont dotés d'infrastructures scolaires et muséales telles que le Musée amérindien de Mashteuiatsh (MAM)[5] et l'école secondaire Kassinu Mamu[6]. Depuis les années 1980, le musée et l'école déploient différents médias pour engager les jeunes dans les processus de transmission culturelle. Leurs démarches sont alimentées par les projets de recherche locaux qui documentent auprès des aînés et au sein des archives les savoirs et les connaissances qui sont ensuite transmis dans les programmes scolaires et culturels[7]. Pour se rapprocher des aspirations locales, ces institutions ont développé des programmes qui intègrent la transmission dans le cadre d'environnements intergénérationnels et territoriaux (Delamour 2017 : 65-77). Ainsi l'école organise, par exemple, le programme « Sorties en territoire[8] », qui a pour principe de permettre aux jeunes de l'école « de fortifier leur appartenance culturelle, d'acquérir des connaissances auprès des aînés et des transmetteurs, et de développer leur autonomie, leur sens des responsabilités ainsi que des habiletés sociales » (Christine Tremblay, directrice par intérim de Kassinu Mamu en 2015).

En participant à la réappropriation et à la revitalisation des savoirs, savoir-faire et savoir-être ilnu, ces institutions mettent sur pied des programmes qui soutiennent la restitution des connaissances. En cela, le musée et l'école font aujourd'hui partie des arènes à partir desquelles les Pekuakamiulnuatsh revendiquent et se réapproprient le contrôle de leur patrimoine culturel – matériel et immatériel – et des moyens de le transmettre. Fortes de ces expériences, ces institutions ont constitué un terreau qui a nourri le projet Nika-Nishk, notamment en engageant les jeunes dans les processus d'étude et de rapatriement des objets.

Le projet Nika-Nishk

C'est à ces contextes communautaires que s'est arrimé le projet Nika-Nishk, dirigé de 2011 à 2017 par Élise Dubuc, professeure au département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal. À la suite des consultations avec les membres des communautés, le projet a reçu le nom « Tshiue-Natuapahtetau/Kigibiwewidon[9] : Exploration de nouvelles alternatives concernant la restitution/réappropriation du patrimoine autochtone ». À des fins de simplification, le projet a également été appelé « Nika-Nishk » : *nika* et *nishk* signifiant « outarde » en anishinabemowin et en nehlueun.

Le projet portait sur la reprise de possession des patrimoines autochtones. En collaboration avec les communautés de Mashteuiatsh et de Kitigan Zibi, ainsi qu'avec des musées tels que le NMAI de Washington ou le Field Museum de Chicago, le projet comprenait plusieurs volets de recherche, dont la documentation générale des processus de rapatriement, l'étude des objets ilnu et anishinabeg conservés dans les musées et la mise en place d'actions favorisant l'accès des communautés aux collections muséales (voir http://nika-nishk.ca/). Très rapidement, l'attention des cochercheuses et cochercheurs communautaires du projet s'est portée sur l'étude des collections d'objets que l'anthropologue américain Frank G. Speck (1881-1950) a rassemblées à Mashteuiatsh et à Kitigan Zibi entre 1910 et 1930. À la suite de recherches préliminaires, le projet s'est plus particulièrement tourné vers l'étude des collections du NMAI de Washington. La collection provenant de Mashteuiatsh compte plus de 500 objets, et celle de Kitigan Zibi près de 350 objets. C'est autour de ces collections que se sont déroulées les activités menées avec les jeunes de Kitigan Zibi et de Mashteuiatsh.

Un projet qui prend racine localement

À l'automne 2012, avec les membres de la communauté de Mashteuiatsh, Carole Delamour documentait pour le projet Nika-Nishk les objets du NMAI. Est né alors le besoin de recueillir les connaissances et le point de vue des jeunes quant aux objets de leur culture, mais également le sens que pouvaient recouvrir pour eux des objets datant du début du xxe siècle. À la suite de discussions avec la conservatrice du patrimoine ilnu du Musée amérindien de Mashteuiatsh, Louise Siméon, et avec la direction du projet, l'école secondaire Kassinu Mamu a été contactée pour organiser au

Photo 1
Simon Buissière-Launière, Myriam-Uapukiniss Duchesne et Marie-Ange Raphaël lors des rencontres de préparation, au Musée amérindien de Mashteuiatsh (MAM)
(Photo Marie-Ève Vanier, Projet Nika-Nishk)

musée des rencontres avec les jeunes. Ce fut le début d'un second projet au sein du premier : celui de rendre accessible aux jeunes des deux communautés un patrimoine éloigné dans le temps et dans l'espace.

Les ateliers communautaires

En février 2013, grâce à l'entrain dont a fait preuve la direction du projet Nika-Nishk et de l'école Kassinu Mamu, une première série de rencontres a été organisée par Louise Siméon et Carole Delamour avec quatre classes du secondaire au Musée amérindien de Mashteuiatsh (MAM). On leur a d'abord présenté ce qu'est le rapatriement d'objets, les raisons pour lesquelles des objets ilnu se retrouvent ailleurs dans le monde, à quels endroits ces objets se trouvent aujourd'hui ou encore les différentes circonstances de collectes des objets. La deuxième partie des rencontres a été consacrée plus spécifiquement aux objets de la collection du MAM. Louise Siméon a sorti des objets de la réserve du musée afin que les jeunes puissent les observer, les manipuler et les comparer.

Ces premières rencontres ont été riches en commentaires et en surprises. Elles ont fait ressortir à quel point les jeunes sont intéressés par les objets de leur culture ainsi que l'étendue des connaissances qu'ils possèdent. Selon l'enseignante Marie-Ève Vanier, ces activités ont été l'occasion, pour certains jeunes ne parlant que très peu durant les cours, d'exprimer des connaissances qu'ils n'ont pas l'occasion de valoriser dans le cadre scolaire habituel. Grâce à des moments plus cocasses et pleins d'humour, les jeunes ont également eu l'occasion d'en apprendre plus sur les objets utilisés par leurs ancêtres. Par exemple, lors d'une visite dans l'exposition, l'un des élèves s'est exclamé, en observant un petit sac en fourrure et en lisant le cartel : « Hein, mais ils ont tué un écureuil pour faire un sac ? » Après un étonnement et un fou rire collectif, cela a permis de discuter des différents matériaux utilisés pour la confection des sacs en fourrure.

Photo 2
Marie-Ange Raphaël dans les réserves du MAM
(Photo Marie-Ève Vanier, Projet Nika-Nishk)

Après ces premières rencontres, l'idée d'organiser un voyage d'étude au NMAI pour les jeunes des deux communautés est née entre les directions du projet Nika-Nishk, de l'école Kassinu Mamu et du centre culturel de Kitigan Zibi. Deux autres séries d'ateliers ont alors été organisées pour préparer les jeunes des écoles à partir pour Washington. Sept jeunes de Mashteuiatsh et cinq de Kitigan Zibi se sont engagés de manière volontaire dans le projet et ont participé de façon assidue aux rencontres de préparation.

Lors de la première rencontre, les élèves ont sélectionné deux objets conservés au NMAI afin de les documenter une fois à Washington. Leurs choix ont ensuite été communiqués au NMAI afin que le personnel puisse préparer et sortir les objets pour leur venue.

Les élèves ont choisi les objets en fonction de leurs intérêts personnels – des objets qu'ils ne connaissaient pas ou qui étaient confectionnés à partir de matériaux ou de techniques qui ne sont plus utilisés aujourd'hui :

> Chez mon grand-père, y'a des outils pour en faire [des filets de pêche], mais je ne savais pas en faire. Ceux-là m'ont intrigué parce

que c'était en babiche, les vrais filets ! (Simon Buissière-Launière, juillet 2015, entrevue avec C. Delamour)

Au cours de la deuxième rencontre, les jeunes ont eu une formation sur les conditions nécessaires à la conservation des objets au sein des réserves et sur le mode de fonctionnement des bases de données muséales. Ils ont été initiés à la recherche des différentes sources d'information (photos, récits de voyages, archives) qu'ils auraient l'occasion d'utiliser pour étudier les collections.

Les formations et le travail de documentation à Washington

En juin et août 2013, les jeunes des deux communautés sont partis à Washington pour travailler sur les collections du NMAI.

Dexter-Ozzy Dubé-Dominique, Annie-Sophie Neashish-Petiquay, Andrew Duchesne, Simon Buissière-Launière, Gabrielle Paul, Myriam-Uapukiniss Duchesne et Marie-Ange Raphaël, de Mashteuiatsh, ont été accompagnés par leur professeure Marie-Ève Vanier et par Janine Tremblay et Sandy Raphaël. Aanjeni Twenish, Miskomin Twenish, Sierra Lee Odkick, Misko McGregor et Jace House, de Kitigan Zibi, ont été accompagnés par l'aînée Josee Whiteduck et l'aîné Peter Decontie, ainsi que par les membres de la communauté Anita Tenasco, Jenny Tenasco, Fred McGregor et Valerie Plain.

Les groupes ont été accompagnés par des membres du projet Nika-Nishk : Élise Dubuc (directrice), Julian Whittam et Martine Dubreuil (agent et agente de recherche). L'équipe du NMAI les a accueillis sur place, sous la direction d'Amy Van Allen (cheffe de projet au NMAI et partenaire du projet Nika-Nishk) et de Mark Christal (développeur des programmes de formation et coordonnateur des activités avec les communautés), avec, notamment, Cali Martin (gestionnaire des collections) et Augusta Lehman (représentante de la production médiatique).

La visite du NMAI s'est étalée sur plusieurs jours. Les groupes ont eu l'occasion de visiter l'exposition permanente et ont été accompagnés par le personnel du NMAI lors des visites des réserves et des séances de recherche sur les objets sélectionnés. Le personnel du NMAI a utilisé l'équipement et les installations du centre de ressources culturelles du musée pour animer des ateliers de formation sur les technologies de communication, notamment pour enseigner aux jeunes comment photographier les objets de manière professionnelle. Ils ont été initiés à l'utilisation d'un logiciel libre de droits, permettant de faire pivoter l'image sur 360 degrés. D'autres techniques ont été utilisées, par exemple celle de la lumière rasante qui a permis de révéler les reliefs d'une ancienne carte faite sur de l'écorce de bouleau. Le personnel du musée a également montré aux jeunes comment créer de courts films documentaires. Grâce à ces formations, ils ont peu à peu participé au processus de documentation des objets.

Photo 3
Échanges entre Simon Buissière-Launière et Sandy Raphaël lors des formations données aux jeunes, au centre de ressources culturelles du NMAI
(Photo : Projet Nika-Nishk)

Cette documentation s'est enrichie des échanges que les jeunes ont eus avec les personnes accompagnatrices, mais aussi par téléphone avec d'autres aînés et aînées restés dans les communautés. Ils ont également été appuyés par le personnel du NMAI, qui les a orientés pour utiliser les ressources documentaires présentes dans les archives et la bibliothèque du musée. Outre une transmission de savoirs qui a eu lieu de façon intergénérationnelle, des échanges de savoirs se sont ainsi également opérés de façon interculturelle, entre les membres des communautés et le personnel du NMAI.

L'imprégnation d'une relation avec les ancêtres

Au fil des activités, certains objets se sont révélés particulièrement importants pour les personnes accompagnatrices, qui ont également fini par choisir deux objets à étudier. Chaque participante et participant – jeunes et personnes accompagnatrices – s'est peu à peu approprié « ses » objets, et un lien particulier s'est créé, notamment à travers l'histoire de vie de ses ancêtres et les histoires personnelles qui y sont associées, comme le mentionne l'accompagnatrice Sandy Raphaël :

> Les mitaines, c'était émouvant de les voir car c'est l'histoire de la personne qui les a faites qu'il y avait en face de moi. […] On retrouve dans les objets de Speck des matériaux utilisés par ma grand-mère, qu'on ne trouve plus aujourd'hui, des couleurs aussi, le rouge, le vert. (Sandy Raphaël, entrevue avec C. Delamour, nov. 2015)

C'est également l'une des raisons qui a interpellé Gabrielle Paul lorsqu'elle s'est intéressée à un manteau en peau d'original :

> Il contient la vie des ancêtres. Il avait vraiment l'air d'y avoir une histoire particulière derrière le manteau. La broderie,

> particulièrement, me semblait intéressante. Je me demandais c'était quoi la symbolique, puis j'avais vraiment envie d'en savoir plus là-dessus. C'est mystérieux. C'est comme si le manteau contenait encore la présence du porteur. (Gabrielle Paul, entrevue avec C. Delamour, nov. 2015)

L'identification et l'imprégnation des ancêtres qui ont utilisé les objets ont suscité l'intérêt des jeunes et des personnes accompagnatrices. L'accès aux objets a également laissé entrevoir chez eux la consolidation d'un sentiment de fierté identitaire, et ce à plusieurs niveaux. Les participantes et participants étaient fiers d'avoir accès à une partie de l'héritage dont les communautés ont été dépossédées[10]. C'est une fierté liée à la perspective de pouvoir jouir de ce que leurs ancêtres ont laissé derrière eux. La perte des objets a accentué pour certains l'altération des souvenirs liés à leur histoire collective et familiale. Au même titre que les livres ou les personnes, les objets sont perçus comme autant de moyens permettant de matérialiser et de transmettre la mémoire de leur culture :

> [Les objets] sont là pour savoir d'où on vient. Il y a des trous noirs dans notre histoire et il y a eu beaucoup d'oublis. Beaucoup d'aînés sont partis, c'est comme des bibliothèques au complet qui sont parties. (Femme ilnu, entrevue avec C. Delamour, mai 2012)

Par leur présence physique, les objets ont le pouvoir de déclencher la mémoire de ceux qui y ont accès et de révéler ainsi une partie de leur immatérialité (Gadoua 2014). Matérialisant et transportant la mémoire des personnes et des événements, l'accès aux objets facilite la reprise de contact avec leur histoire (Kaufmann 1997 ; Losonczy 1999 ; Tisseron 1999) :

> Un objet, de par le fait qu'il est là, il existe, je le vois, j'suis capable de me faire une idée de ce qu'il a vécu. Y'a des choses peut-être qui vont m'amener à me questionner pis y'a des choses que je vais comprendre parce que cet objet-là a une histoire et a été utilisé de telle façon. (Femme ilnu, entrevue avec C. Delamour, mai 2012)

La mémoire n'est pas dans un objet en soi, mais elle se crée dans les relations que les individus entretiennent avec lui et entre eux (Kaufmann 1997 ; Clavir 2002). La réactivation de la mémoire imprégnée dans un objet n'est possible que parce qu'il est lui-même relié à une multitude d'autres objets et de personnes, d'où la préoccupation constante des Ilnuatsh et des Anishinabeg à connaître l'origine et l'histoire particulière des objets présents dans les collections du NMAI.

Ces points saillants illustrent la force et la complexité des processus de rapatriement, dont les enjeux dépassent le simple retour des objets. Les démarches de rapatriement nécessitent une documentation, comme celle réalisée par les jeunes et les personnes accompagnatrices, et l'accès aux objets, nécessaire à ce travail, leur permet de se remémorer ou d'apprendre une partie de l'histoire de leur communauté. Comme le mentionnait Fanny Wonu Veys lors d'une rencontre entre les Bundjalung d'Australie et leurs objets ancestraux conservés au Rijksmuseum Volkenkunde de Leyde, ces objets leur permettent de reconstituer des mémoires éparpillées et de faire des liens entre les objets, les personnes auxquelles ils ont pu appartenir et les connaissances de leurs aînés « pour rassembler les bribes de mémoire afin d'en faire une histoire cohérente » (Wonu Veys 2013 : 73). Autour des objets, les Pekuakamiulnuatsh et les Anishinabeg se sont interrogés sur des pratiques, des matériaux ou des termes et se sont remémoré des histoires vécues ou racontées par leurs parents ou grands-parents. Cultiver l'histoire de ces objets a permis de leur redonner un sens plus explicite, d'actualiser la mémoire vivante qu'ils contiennent et de les réinvestir dans un contexte de transmission intergénérationnelle. Par le biais de ces processus, et cela, même s'ils sont conservés à des milliers de kilomètres des communautés, les objets sont redevenus socialement actifs en médiatisant des interactions sociales et en obtenant une place centrale et déterminante dans la constitution et les échanges de connaissances culturelles.

Pour les jeunes présents au NMAI, les objets de musées n'ont pas permis de se référer à une histoire personnelle mais à l'histoire de leurs aînés. Selon eux, ils ont pu « se situer » un peu plus à l'intérieur de cette histoire, notamment lorsqu'ils ont pu se positionner par rapport aux familles ou aux personnes à l'origine de ces objets. Comme l'analyse Maureen Matthews en parlant d'un processus de rapatriement mené par la communauté de Pauingassi au Manitoba, « ce qu'ils rapatrient, en plus de leur patrimoine, c'est l'agencéité sociale de se représenter dans le monde » (2014 : 49). Les jeunes se sont en effet approprié leur histoire et ont produit de nouvelles connaissances à leur sujet, qu'ils ont continué de partager à l'école lors d'activités communautaires ou dans le cadre de publications (Paul 2018). Les objets du NMAI, vieux de plus de cent ans, contiennent désormais la mémoire des échanges qu'ils ont suscités avec ces jeunes. La charge mémorielle investie dans les objets apparaît comme un préalable à la charge identitaire qu'ils peuvent désormais recouvrir pour eux. Les ateliers organisés avec les jeunes autour des patrimoines en présence ont ainsi suscité un processus identificatoire – collectif, familial et personnel – déjà mis en lumière dans le cadre de plusieurs autres projets (Conaty 2003 ; Dubuc et Kaine 2010 ; Jérôme et Kaine 2014 ; Laugrand et Oosten 2014 ; Gadoua 2014), où « l'intérêt pour le passé se nourrit du sens qu'il peut prendre *ici-maintenant* » (Kaine 2004 : 143). En effet, en plus de permettre de « se situer » au sein d'une histoire collective, l'accès à ces objets a participé, de façon différente selon chaque jeune, à la constitution de sa propre histoire et de sa propre identité.

Le retour aux communautés

Les ateliers ont été l'occasion de passer le témoin et de permettre aux jeunes de se positionner, non plus seulement en tant que récepteurs de connaissances, mais comme de véritables transmetteurs. En étant en position d'actrices et acteurs responsables de leur propre projet de recherche, les

jeunes ont développé les connaissances et les compétences nécessaires à la documentation de « leurs objets ». Ils ont ensuite participé au transfert des connaissances qu'ils ont acquises à travers les différentes activités qui se sont poursuivies après leur retour au sein des communautés.

À Mashteuiatsh, une présentation a été organisée le 21 juin 2013, lors de la journée nationale des Autochtones. Les élèves et leur enseignante ont fait un résumé du voyage et ont présenté aux Pekuakamiulnuatsh les objets étudiés, les photographies prises et les connaissances acquises. Ce fut l'occasion pour les membres de la communauté de découvrir les collections du NMAI et d'échanger avec les jeunes leurs impressions ainsi que leurs commentaires.

À Kitigan Zibi, les activités ont été présentées lors d'un grand rassemblement communautaire, le 1er octobre 2013. Chaque élève a pu présenter les objets choisis, les apprentissages acquis lors des ateliers ainsi que les vidéos réalisées sur chaque objet. Ce fut l'occasion de présenter plus en détails le projet Nika-Nishk aux membres de la communauté de Kitigan Zibi.

Les élèves et les personnes accompagnatrices ont ensuite travaillé dans les deux communautés avec Véronique Archambault-Gendron, alors assistante du projet en design, à la réalisation d'affiches personnalisées afin d'exposer le travail accompli à l'école, au Musée amérindien de Mashteuiatsh et au Centre culturel ainsi que dans les familles (Delamour *et al.* 2017). Les jeunes en ont chacun reçu une copie et celles-ci sont toujours exposées localement, dans les écoles ou lors d'événements spécifiques tels que des expositions.

À Mashteuiatsh et à Kitigan Zibi, les voyages à Washington ont été présentés comme une opportunité d'entrer en contact direct avec les objets et de les documenter, puis comme une première étape vers un retour possible. Les attentes locales quant au résultat de ce processus ont néanmoins dû être tempérées par le long chemin qu'il restait à parcourir pour répondre aux exigences du NMAI (voir Delamour 2017, troisième partie).

Un accès encore trop restreint

Les musées ont assurément un rôle important à jouer pour éveiller l'intérêt des jeunes générations (Nicks 2003 ; Conaty 2003) et, on l'a vu dans le cadre des activités organisées au NMAI, celles-ci peuvent alimenter le renouveau culturel et soutenir les efforts de transmission culturelle institués dans les communautés. Cependant, il reste encore des défis pour que ces activités soient véritablement accessibles aux communautés éloignées, et l'un d'entre eux concerne le coût financier. Depuis son ouverture, le NMAI offre plusieurs formations destinées aux communautés autochtones, mais des coupures budgétaires ont toutefois laissé moins de place à ce genre d'activités (https://americanindian.si.edu/connect/training/). Dans ce contexte, les échanges organisés dans le cadre du projet Nika-Nishk représentaient une excellente occasion, pour le personnel du NMAI anciennement responsable des formations communautaires, de faire valoir à la direction de l'institution l'intérêt de ce genre d'ateliers. Ce voyage n'aurait toutefois pas pu être réalisable, d'un point de vue financier et logistique, sans la collaboration du projet Nika-Nishk. Si le NMAI a mis à disposition plusieurs personnes-ressources pour les formations, rien n'était défrayé pour les membres des communautés, qui ont dû se déplacer et se loger sur place. Cette réalité financière est l'une des premières entraves à l'accès aux collections, particulièrement pour des communautés situées à l'extérieur des États-Unis. Une autre contrainte éminemment importante dans le cas des communautés francophones est celle de la langue. Outre la nécessité de faire appel à des traducteurs pour les échanges sur place avec les jeunes, l'organisation d'une telle activité nécessite des personnes-ressources qui peuvent communiquer avec le personnel de cette institution hautement bureaucratique qu'est le NMAI, ressources que les communautés n'ont pas toujours.

De plus, la richesse des activités décrites se trouve réellement dans l'interaction tripartite des jeunes, des aînés et des objets. Malheureusement, les grandes distances rendent difficile le déplacement de ces aînés, véritables clés d'interprétation des objets. Il est donc nécessaire d'interroger les manières de faciliter cet accès au plus grand nombre. Le partage des objets par le biais des photos peut être une alternative pour restituer virtuellement l'accès aux objets (Peers et Brown 2003 ; Gabriel et Dahl 2008 ; Tythacott et Arvanitis 2014). Bien que cet accès ait des limites évidentes pour l'appréhension sensorielle des objets et qu'il ne remplisse pas les besoins de réparations symboliques et politiques des communautés, les photographies apportent de la substance aux savoirs échangés. À travers l'observation des détails et les échanges entre les personnes participantes, il est en effet possible d'obtenir des informations précieuses sur les objets, utiles à la fois pour les communautés et pour les institutions muséales (Atkinson 2014 : 40 ; Edwards 2003).

Dès le début du projet Nika-Nishk, le NMAI a fourni aux communautés des photos en basse résolution des deux collections. Lorsque les communautés ont demandé à avoir accès aux photos en haute résolution, le NMAI s'est rendu compte que ces photos n'existaient pas. Étant donné la grande quantité d'objets provenant des deux communautés (près de 860), l'institution n'a pas été en mesure de libérer le matériel et le personnel nécessaire pour prendre chaque objet en photo. Elle s'est toutefois montrée ouverte à envoyer certaines photos de haute qualité, à condition que des demandes individuelles soient faites selon des procédures officielles prédéfinies. Pour les communautés, ces procédures peuvent être vécues comme allant à l'encontre de la relation qu'elles essayaient de bâtir avec l'institution. Initialement volontaires pour participer à des alternatives au rapatriement physique des collections, les communautés ont fini par être à court de ressources et par se décourager de ces procédures qui retardaient toujours un peu plus leur accès à de simples photos.

Cela a fini par alimenter de nouvelles incompréhensions, par exacerber leur sentiment de dépossession culturelle ainsi que leur volonté de revendiquer leur droit au retour des objets. Finalement, le NMAI a donné les droits de publication pour usage communautaire à l'ensemble des photos de basse qualité, qui ont pu être utilisées dans différents supports visuels ainsi que dans des publications (Projet Nika-Nishk 2017a et 2017b). Les seuls droits obtenus sur les photos en haute définition concernent celles qui ont été prises par les jeunes lors des ateliers au NMAI. Leur travail et leurs productions photographiques recouvrent donc aujourd'hui une importance d'autant plus déterminante pour la recherche et l'utilisation des connaissances relatives aux objets conservés au NMAI.

Réflexions et perspectives : sept ans plus tard

Sept ans après ces activités, nous avons continué d'entrecroiser nos chemins, chacune et chacun de manière différente. Nous voulions revenir sur ces expériences et interroger leur impact sur les recherches et plus largement sur les processus de rapatriement. Que reste-t-il de ces activités menées entre les jeunes, le NMAI et le projet Nika-Nishk ? Quelles réflexions portons-nous aujourd'hui sur ces expériences ? Quelles formes d'engagement ces activités peuvent-elles inspirer pour repenser les relations entre les communautés, les musées et les universités ?

Le pouvoir immatériel et rassembleur des objets
Julian Whittam

Le projet Nika-Nishk avait pour but d'examiner la question du rapatriement des collections autochtones qui, pour les communautés, se comprenait au début du projet à travers leur retour physique, mais ces activités ont favorisé un changement de perspective et une prise de conscience quant à ce que représentent les aspects intangibles du rapatriement. Ce changement a pu s'opérer grâce à la force et à la capacité d'agir des objets – qui ont été les réelles vedettes de ces expériences. Le premier contact entre les personnes participantes et les objets a eu lieu avant le voyage à Washington, au moment de la sélection des objets et des ateliers réalisés dans les communautés. Le choix de chaque objet reflétait une combinaison d'éléments connus et inconnus : ils devaient être assez connus pour être identifiables par les jeunes mais également détenir une part de mystère pour évoquer des questions et susciter leur intérêt. Même à ce stade préliminaire, ils ont catalysé des intérêts particuliers : en tant qu'objets connus, ils ont servi de référents culturels, tels des rappels de ce que les jeunes connaissent de leur culture. En tant qu'objets inconnus, ils ont servi à faire résonner toute une série de pensées, activités et apprentissages culturels qui seraient restés muets sans leur présence. Une fois les Ilnuatsh et les Anishinabeg sur place à Washington, les objets ont suscité plusieurs types de rassemblements : ceux entre les objets et les membres des communautés, ceux entre les jeunes et les personnes aînées, et les rencontres interculturelles entre les membres des communautés, le personnel du NMAI et les membres du projet Nika-Nishk. Lors des activités, les objets sortis des tiroirs des réserves n'étaient jamais seuls et demeuraient au centre de toutes les attentions.

Un exemple illustrant toute la puissance des objets nous a tous particulièrement frappés. Lors de la visite des réserves muséales du NMAI, une des personnes participantes de Mashteuiatsh s'est littéralement fait appeler par une entité, enfermée dans un tiroir à plusieurs mètres de haut. Elle a alors demandé à un employé du NMAI de bien vouloir la descendre. À l'intérieur du tiroir se trouvait un tambour (*teuehikan*), objet de grande importance pour la communauté (Whittam 2016 ; Delamour 2019). Cet objet a suscité de fortes émotions, et plusieurs personnes de la communauté se sont mises à pleurer en le découvrant. Pour les Pekuakamiulnuatsh, le *teuehikan* est en effet une entité vivante et est associé à un membre qu'il faut ramener auprès de la communauté. Lorsque l'importance de cette découverte a été comprise, l'ambiance festive qui s'était installée chez les jeunes est vite devenue sobre et sérieuse. Pour le personnel du NMAI, cela a été l'occasion de démontrer l'ouverture et le respect du musée quant aux pratiques culturelles autochtones. Il a en effet laissé les membres de la communauté déterminer les conditions de conservation du *teuehikan* en l'emballant dans un tissu rouge et en ajoutant des offrandes qui ne répondent pas aux conditions de conservation conventionnelles. Il a également offert les conditions nécessaires pour que les membres puissent procéder à une cérémonie pour honorer et respecter le *teuehikan*.

En tant qu'assistant de recherche, c'était une occasion inattendue. Accompagnant les membres de la communauté et ayant une formation en technique muséale, je remplissais à la fois les critères du musée et de la communauté pour transporter le tambour. J'ai donc été choisi pour le déplacer vers la salle de cérémonie et le ramener à la réserve une fois la cérémonie terminée. Je suis temporairement passé d'un rôle mineur de soutien aux personnes participantes à un rôle majeur, dans une situation où j'ai été jugé compétent pour toucher et déplacer le tambour. De la même manière, tout comme l'objet change de statut lorsqu'il entre au musée, le tambour a changé de statut lorsqu'il a retrouvé les membres de sa communauté : il est passé d'un objet presque oublié de la collection, peu connu et peu documenté, à un objet phare qu'il devenait nécessaire, pour la communauté, de rapatrier.

Valoriser l'engagement des jeunes dans les processus de rapatriement des connaissances Carole Delamour

Dans le cadre du projet Nika-Nishk, l'engagement des jeunes, leurs observations, leurs photographies, ainsi que la documentation recueillie à Washington avec les accompagnatrices et les aînés, ont véritablement permis d'alimenter les recherches menées sur les objets du NMAI. Pour certains objets, nous avons retracé avec les membres de la communauté à quelle famille et parfois à quelle personne l'objet

appartenait, ainsi que les territoires, les savoirs et savoir-être associés ou encore les réseaux relationnels humains et non humains au sein desquels ils se comprennent. Par exemple, nous avons étudié l'histoire de vie du manteau en peau d'orignal choisi par Gabrielle Paul, ainsi que les significations familiales – culturelles et ethnoécologiques – de ses motifs de larves de libellule (Delamour *et al.* 2018). Nous avons également reconstitué l'affiliation d'une courroie de portage finement décorée à l'effigie d'un caribou, très probablement réalisée pour la première chasse d'un jeune homme. L'émotion a été grande lorsque Sandy Raphaël, une des accompagnatrices des jeunes lors du voyage à Washington, a interrogé son grand-père sur cette courroie et qu'ils ont ensemble compris qu'elle appartenait en réalité au frère de ce dernier.

Dans mes propres recherches doctorales, j'ai voulu restituer la manière dont les échanges intergénérationnels ont orienté l'étude des objets et le processus de rapatriement de la communauté de Mashteuiatsh (Delamour 2017). Les objets sélectionnés par les jeunes, qui se sont retrouvés au centre des intérêts et des discussions pendant plusieurs années, ont influencé la sélection faite par la communauté pour leur demande de rapatriement. À force d'être au cœur des échanges et d'être mis à l'avant par d'autres membres de la communauté, certains de ces objets sont devenus en quelque sorte les symboles des démarches de la communauté et ont fini par être les plus documentés.

Cet apport de connaissances coproduites sur les objets du NMAI entre les Ilnuatsh et les chercheurs du projet est essentiel. En effet, le rapatriement est parfois présenté comme mettant en danger le projet muséal, en provoquant des pertes matérielles et immatérielles irremplaçables pour les musées (Thornton 2002 ; Fforde *et al.* 2002 ; Berger 2008). Toutefois, le processus nécessaire à la constitution des demandes implique des recherches préalables et des activités comme celles qui ont été présentées, qui enrichissent les connaissances produites sur les collections. Loin d'être une perte, le processus de rapatriement se révèle donc être, en lui-même, un gain de connaissances pour les communautés, mais également pour les musées. Dans le cas des objets du NMAI, les savoirs produits répondent à la mission de recherche du musée, car ces collections n'avaient jamais été étudiées, ni même exposées, depuis leur acquisition par Frank G. Speck. Favoriser les échanges avec les communautés vient donc appuyer la production de nouvelles connaissances. En ce sens, si la valorisation des expertises locales dans l'étude des objets s'inscrit dans une démarche éthique de remise en question de l'autorité ethnographique et muséographique, elle s'inscrit également dans une véritable démarche scientifique de coproduction des savoirs.

Aujourd'hui, cette coproduction se constitue au sein d'approches collaboratives dans la perspective de véritables relations de réciprocité avec les membres des communautés avec lesquels cheminent les chercheurs (Smith 2012 ; Denzin *et al.* 2008 ; Battiste 2011 ; Kovach 2009 ; Wilson 2008 ; Smith *et al.* 2018). Pour renforcer ces retours réciproques, il est pertinent de se demander comment mieux incorporer nos recherches aux processus de transferts locaux de connaissances. Collaborer plus étroitement avec les écoles semble essentiel pour répondre à ces questions, et cela pour plusieurs raisons. Nous l'avons vu, engager les jeunes dans la recherche se révèle être riche quant à la production de connaissances utiles et utilisables à la fois par les communautés, les musées et les universités. Chercher à faire participer les jeunes, c'est également tenter d'intégrer leurs propres intérêts aux projets et, surtout, valoriser leurs compétences culturelles, sociales et intellectuelles dans le cadre de la recherche, mais également dans le cadre scolaire. En effet, il n'a pas été difficile de constater, lors des activités, que certains jeunes possèdent des connaissances culturelles extrêmement riches. Parfois, ces mêmes jeunes n'ont pas particulièrement d'accroches avec le milieu scolaire ; leur donner la possibilité de mettre de l'avant ces connaissances au sein même du cadre scolaire devient un vecteur d'autosatisfaction et de valorisation personnelle à ne pas négliger. Enfin, intéresser les jeunes aux processus de recherche est une façon de les inclure directement au sein des transferts de connaissances. Ils participent ainsi au maintien et au renouveau des savoirs hérités de leurs ancêtres – qui ne sont plus uniquement recueillis par des scientifiques externes – et contribuent aux processus de restitution des connaissances culturelles développés depuis plusieurs années par les institutions scolaires et muséale de leur communauté.

Un processus menant à notre autodétermination
Gabrielle Paul

J'ai participé au projet Nika-Nishk à l'âge de 14 ans. Je crois que cette collaboration a eu un effet considérable sur la personne que je suis maintenant et sur les positions que j'ai aujourd'hui quant aux enjeux qui touchent ma communauté et plus largement les peuples autochtones du Canada.

Au début du projet sur le rapatriement, je pense ne pas avoir saisi la totalité de ce que cela pouvait signifier sur les plans politique ou historique. Par exemple, bien qu'on nous ait expliqué pourquoi de telles démarches de rapatriement étaient mises en place, une part de moi ne comprenait pas pourquoi il n'était pas « normal » que des non-Autochtones aient pu vendre nos objets aux musées ou que ces derniers rendent difficiles les démarches pour les retrouver. Cependant, ayant fréquenté les écoles de Mashteuiatsh, dont les modes d'éducation encouragent notre fierté d'être Pekuakamiulnuatsh et qui font de la culture et des traditions une partie intégrante de la vie scolaire, je comprenais pourquoi nous souhaitions les avoir de nouveau.

Malgré le fait que ma compréhension des enjeux n'était pas absolue, la jeune adolescente que j'étais n'en a pas moins vécu le sentiment d'« autonomisation » associé à ce projet. Ma participation au projet a en effet définitivement contribué

à la fierté d'être qui je suis et de venir d'où je viens. L'accès aux collections conservées au NMAI m'a fait comprendre toute l'ingéniosité et le talent de mes ancêtres, chose à laquelle je ne m'attardais pas nécessairement au quotidien dans la communauté. Lorsqu'on côtoie régulièrement des aînés et des objets traditionnels, on ne prend plus le temps de réaliser leur richesse, malgré tout le respect qu'on leur accorde. Il s'agit d'ailleurs de quelque chose que je garde à l'esprit encore aujourd'hui. Ne vivant plus à Mashteuiatsh pour mon travail et mes études, c'est d'autant plus important pour moi de ne pas perdre de vue d'où je viens. Le projet Nika-Nishk m'a aidée à prendre conscience de l'importance de fournir des efforts en ce sens.

À Washington, j'ai plus particulièrement travaillé sur deux objets, que j'avais choisis avant notre départ : un manteau en peau d'orignal et une carte dessinée sur de l'écorce. Cette dernière m'a rendue particulièrement fière d'appartenir aux mêmes origines que ceux qui l'avaient réalisée. Je savais que nos ancêtres avaient une connaissance profonde du territoire, mais je n'imaginais pas qu'ils avaient pu le dessiner, sans même l'avoir jamais vu du haut des airs. À la suite de ces découvertes, la relation avec ma communauté et la perception que j'ai de celle-ci ont mué en quelque chose d'un peu plus fort, un sentiment qui continue de croître même aujourd'hui, malgré la distance qui me sépare du Pekuakami et du Nitassinan*. Le contact avec les objets, à Washington, a également aidé à créer, pour les autres jeunes et moi, un pont avec les plus vieilles générations. Nous étions accompagnés par deux ressources culturelles de notre communauté, et partager ces moments avec elles nous a permis de nous rassembler autour de notre passé et de notre héritage. Insidieusement, les mesures d'assimilation gouvernementales entraînent encore des répercussions dans nos communautés et dans nos relations avec nos aînés. Je pourrais décrire cette situation comme étant une « coupure » avec les générations de nos parents et de nos grands-parents. Ce ne sont pas des circonstances uniques à Mashteuiatsh, malheureusement. Mais pour ceux qui se sont rendus à Washington, je crois pouvoir dire que ce voyage a permis de reconstruire ce pont, entre autres grâce à un événement particulièrement marquant spirituellement, où l'une de nos accompagnatrices a découvert un *teuehikan* (tambour) dans la réserve du NMAI. Le personnel nous a permis de pratiquer une cérémonie pour le *teuehikan*, ce qui s'est révélé être un moment rassembleur où nous nous sommes sentis unis à notre héritage ancestral.

D'un point de vue global, les démarches de rapatriement n'ont rien à voir, selon moi, avec le fait de pouvoir accéder à une « reconnaissance » extérieure. Je vois d'abord plutôt le rapatriement des objets, pour n'importe quelle communauté au Canada, comme le besoin – et le droit – de reconstituer nos patrimoines et ainsi de nous retrouver nous-mêmes. Dans un contexte colonialiste, cela peut en effet être perçu comme une occasion de réconciliation et de reconnaissance de la part des gouvernements et des instances muséales non autochtones. Cependant, je ne crois pas que le désir autochtone soit nécessairement reflété dans ces démarches. Sans qu'il soit question de réconciliation, il me semble tout à fait justifié de vouloir accéder aux objets qui constituent un héritage qui nous a été arraché par le passé. Alors que nous souhaitons accéder à l'autodétermination politique et à notre pleine autonomie, un accès au patrimoine et à notre histoire est essentiel pour nous définir en tant que nation. Cet accès nous a été retiré, et notre droit à être nous-mêmes s'est ainsi retrouvé brimé. L'accès aux collections nous accompagne dans ce processus d'autodétermination, notamment en nous aidant à retrouver et à renouveler des connaissances qui auraient pu être perdues au fil du temps. Par exemple, le fait d'avoir accès au manteau en peau d'orignal nous a permis d'en prendre connaissance, d'interroger les aînés, de mieux comprendre la signification et la symbolique des broderies qui y ont été ajoutées, et de diffuser dans la communauté un savoir qui n'est plus commun (Delamour *et al.* 2017).

Finalement, ces démarches ont eu, je crois, des effets positifs sur les personnes qui y ont participé. Il est seulement dommage que ce ne soient pas tous les membres de ma communauté qui aient pu avoir accès à ce genre d'expériences. Même si nous avons présenté à la communauté ce que nous avons fait, c'est loin d'être tout à fait représentatif de ce que nous avons vécu. Sur les dizaines d'adolescentes et d'adolescents de Mashteuiatsh, seulement sept ont pu avoir un contact direct avec ces objets qui se trouvaient autrefois sur notre territoire. Je comprends ainsi ma chance d'avoir eu accès à cette partie de notre héritage. J'ose toutefois espérer, peut-être naïvement, que les objets traditionnels qui ne se trouvent plus dans leur communauté d'origine y retourneront un jour, puisque c'est ainsi que nous pourrons vraiment dire que nous nous sommes retrouvés nous-mêmes.

Conclusion

Quoique les activités organisées dans le cadre du projet Nika-Nishk semblent avoir avantagé toutes les personnes participantes, tant du côté du NMAI que du côté des communautés, il existe encore un certain nombre de barrières à franchir (financières, linguistiques, décisionnelles et ontologiques) pour parvenir à un équilibre des rapports de force. L'espace d'échange dans lequel se sont rencontrés les Pekuakamiulnuatsh, les Anishinabeg et le personnel du NMAI demeure encore « un espace asymétrique où la périphérie vient gagner un avantage petit, momentané et stratégique, mais où le centre finit par gagner » (Boast 2011 : 66) – comme on a pu l'expliciter avec le simple exemple des photographies –, ce qui a comme effet de perpétuer la politisation des relations de pouvoir existant entre le musée et les communautés. Le véritable changement que

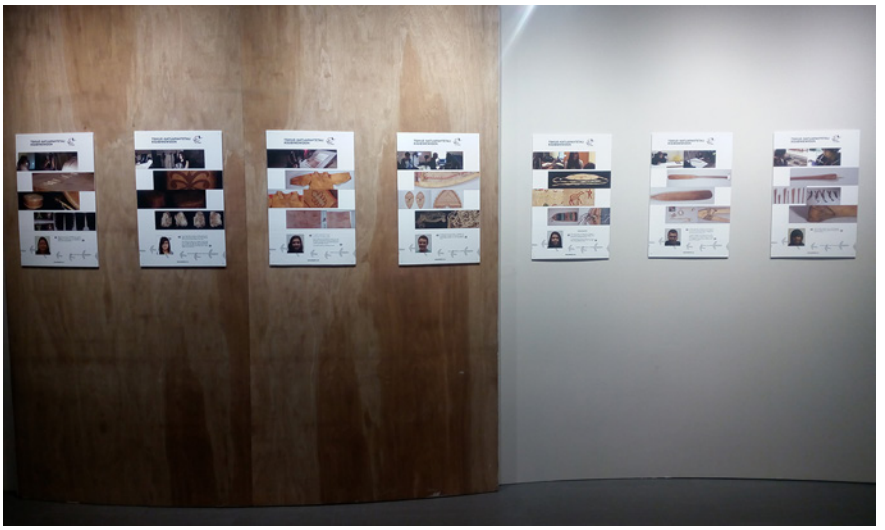
* Nitassinan, littéralement « notre terre », est le terme utilisé par les Pekuakamiulnuatsh pour se référer à leur territoire ancestral.

Photo 4
Exemples de poupées. Exposition Auassatsh Utashineunau. La fierté des jeunes
(Photo : Collection du Musée amérindien de Mashteuiatsh)

les communautés souhaitent voir se dessiner ne peut s'effectuer que par la redéfinition des relations hiérarchiques de pouvoir et de savoir qui continue de teinter les échanges avec les musées. Comme le mentionne Eeva-Kristiina Harlin en parlant du rapatriement d'un objet sámi : « L'information est le savoir et le savoir est le pouvoir » (Harlin 2008 : 198). Pour les communautés, connaître la localisation et l'information relatives aux objets constitue en effet le socle qui fonde leurs demandes de rapatriement et leur potentielle réussite. La redéfinition de ces relations de pouvoir implique donc, entre autres, des démarches favorisant une plus grande connaissance des collections muséales, telles que celles décrites dans cet article.

Conformément à l'intuition première de la directrice du projet Nika-Nishk, Élise Dubuc, et des cochercheuses et cochercheurs communautaires, les apprentissages et les rencontres culturelles qui ont marqué le projet – et plus particulièrement les ateliers de formation au NMAI – témoignent de la puissance mémorielle et sociale des objets lorsqu'ils sont reconnectés avec la mémoire et le savoir de leur communauté d'origine. Ces projets renouvellent les approches du rapatriement en dépassant la dialectique du retour ou non-retour des objets. Ils démontrent que le contrôle du patrimoine autochtone peut être accru autrement que par leur retour physique, notamment par la revitalisation de certains savoirs ou de pratiques culturelles à travers les canaux de transmission institutionnalisés que sont les musées ou les écoles. Les institutions scolaires et muséales, qui n'étaient pas à l'origine destinées à la transmission culturelle, deviennent des lieux symboliques de l'autodétermination et de la réappropriation culturelle. En cherchant à impliquer les jeunes au sein de ces programmes, ces institutions participent à développer des modes de transmission qui ne sont plus unidirectionnels puisqu'elles offrent aux jeunes l'occasion de devenir eux-mêmes les actrices et acteurs de ces transferts de connaissances.

Les expériences que les jeunes ont vécues à Washington en 2013 contribuent aujourd'hui encore à la circulation des objets et des savoirs auprès des nouveaux élèves de l'école. À Mashteuiatsh, aucun objet du NMAI n'est encore revenu, mais ils continuent d'inspirer les équipes de l'école Kassinu Mamu et du Musée amérindien de Mashteuiatsh. À l'automne 2018 et à l'hiver 2019, un projet de création, lancé par Eruoma Awashish, alors conservatrice en arts au Musée amérindien de Mashteuiatsh, a été réalisé par l'enseignante



Photos 5 et 6
Exposition Ashineun
(Photo : Collection du Musée amérindien de Mashteuiatsh)

en arts Josée Robertson avec ses élèves. Il s'agissait pour les élèves de se réapproprier et de reproduire, chacune et chacun dans son style, une poupée conservée au NMAI et présentée, dans les notes de Frank G. Speck, comme ayant servi de charme, de porte-bonheur ou de jouet. Comme le mentionne Josée Robertson, certaines poupées étaient fabriquées pour l'amusement des enfants et elles étaient bourrées de chiffons, mais aussi parfois de thé, pour des raisons utilitaires. Pour la réalisation du projet, Josée Robertson a demandé à ses élèves de réfléchir à une intention personnelle à écrire et à déposer dans leur poupée. Elle leur a ensuite demandé de choisir une saison dans laquelle ils reconnaissent l'énergie de la poupée qu'ils ont imaginée. Chaque élève a ensuite été invité à choisir selon sa saison, son intention et son intuition, les matériaux qu'il ou elle jugeait appropriés pour la réalisation de sa poupée. Les poupées ont été présentées au Musée amérindien de Mashteuiatsh lors de l'exposition « Auassatsh Utashineunau. La fierté des jeunes », de mai à novembre 2019. Ce projet a été, pour de nouveaux élèves, l'occasion d'explorer, à travers un objet conservé au NMAI, une partie de leur culture et de vivre un processus d'introspection.

> Le projet des poupées se prêtait à un état de calme et de concentration. Il m'a permis de réfléchir et de me focaliser sur des aspects positifs à développer pour moi-même. Le choix des matériaux et de la saison ont permis de faire sentir l'émotion en lien avec mon intention. Tout au long de la fabrication j'ai pu investir cette poupée de mes meilleures intentions, de mes espoirs et de l'atteinte de mes objectifs. (Julianne Dominique, propos recueillis par Josée Robertson)

> J'ai aimé réaliser ce projet en raison de la manière de le faire, c'est-à-dire en réfléchissant à nos souhaits, à nos rêves. C'était différent et plaisant […]. Ce projet m'a aidée à libérer mon imaginaire ! (Kennya Bellemarre Boucher, propos recueillis par Josée Robertson)

> Ce projet m'a fait connaître un élément de ma culture que je ne connaissais pas, soit les poupées de thé et comment elles ont été importantes pour faire des réserves en cas de pénurie [...]. La partie qui a été la plus difficile pour moi a été de trouver mon intention. Par contre, une fois trouvée, j'ai pu imprégner mon intention dans chaque geste utilisé pour fabriquer ma poupée. (Kymberley Verreault, propos recueillis par Josée Robertson)

Le projet Nika-Nishk a également fait l'objet d'une exposition temporaire au Musée amérindien de Mashteuiatsh en 2019-2020. L'exposition « Ashineun » a présenté l'histoire de la collection d'objets conservée au NMAI et est revenue sur le travail accompli par les jeunes partis à Washington, à travers l'exposition de leurs affiches personnalisées mais aussi par l'entremise d'un montage vidéo réalisé par Maxime Pelletier-Huot, assistant de recherche en cinématographie pour le projet.

Les projets documentaires, photos et vidéos réalisés par les jeunes ainsi que les collections du NMAI se révèlent donc être encore, sept ans après les premières activités, des ressources éducatives utilisées localement, ce qui illustre le potentiel à long terme de l'accès aux patrimoines conservés

dans les musées. Au-delà même du rapatriement, accéder aux savoirs et aux objets ancestraux renforce la reprise de possession patrimoniale des communautés, dont dépend en partie leur processus d'autodétermination. Ce qui est recherché dans ces démarches, ce n'est pas seulement le retour des collections, mais également le retour des moyens de perpétuer et transmettre les connaissances culturelles qui leur sont associées. C'est finalement la recherche de ce vers quoi il est possible de tendre en recouvrant le contrôle de son héritage culturel.

Notes

1. La forme « Ilnu » est préconisée à Mashteuiatsh et se distingue de la graphie « Innu ». Pour désigner les membres de la Première Nation de Mashteuiatsh, on écrit Ilnu ou Pekuakamiulnu, au singulier, et au pluriel Ilnuatsh ou Pekuakamiulnuatsh. La forme des adjectifs demeure invariable (Pekuakamiulnuatsh Takuhikan, 2012, https://www.mashteuiatsh.ca/images/stories/lexique/FicheDenominationLogoOctobre2012.pdf).
2. Les noms « Anishinabe », au singulier, et « Anishinabeg », au pluriel, sont préconisés dans leur utilisation française par nos partenaires de Kitigan Zibi.
3. Projet subventionné de 2011 à 2017 par le programme d'Alliance de recherche universités-communautés (ARUC) du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.
4. Douglas Cardinal a également, entre autres, réalisé l'architecture du NMAI de Washington et du Musée canadien de l'histoire, à Gatineau.
5. Le Musée amérindien de Mashteuiatsh a été fondé en 1977 dans l'ancien presbytère oblat, à l'initiative de Carmen Gill-Casavant. La collection fut constituée d'objets anciens, donnés ou prêtés, et plus récents, créés par les artisanes et artisans de la communauté. Un nouveau bâtiment a été construit en 1983 pour répondre aux normes muséographiques et a été agrandi en 1998, en accueillant un prêt d'objets à long terme du Musée canadien de l'histoire. Il a été rénové en 2019.
6. L'école secondaire Kassinu Mamu a réinvesti, depuis 1987, les lieux de l'ancien pensionnat, symbole fort de la perte des savoirs et des savoir-faire culturels. La première cohorte de secondaire a été accueillie en 1995, mais dès 1987 des cours ont été offerts aux élèves en difficulté. L'école enseigne le programme de formation de l'école québécoise PFEQ, en ayant le souci d'y ajouter du contenu à caractère culturel.
7. Par exemple, des projets institués par le Conseil de bande tels que Patrimoine Ilnu (2012-2015), qui a documenté et filmé le témoignage d'aînés et d'artisans, ou par le Musée amérindien de Mashteuiatsh pour des expositions temporaires.
8. En 1997, l'école met en place les « sorties en territoire », qui étaient alors réservées aux jeunes du programme d'insertion sociale et professionnelle. En 2000, ces sorties sont intégrées au programme scolaire et ouvertes à tous les élèves intéressés (voir Delamour 2017).
9. *Tshiue-Napuapahtetau* signifie, en nehlueun (langue ilnu), « retournons le chercher » (en référence au matériel laissé dans une cache durant l'hiver) ; *Kigibiwewidon* signifie, en a*nishinabemowin* (langue anishinabe), « retour ».
10. Afin d'avoir une meilleure connaissance de l'étendue du patrimoine dispersé des deux communautés, le projet Nika-Nishk a entrepris d'inventorier les collections d'objets provenant – ou ayant une probabilité de provenir – de Mashteuiatsh et de Kitigan Zibi. Aujourd'hui, il ne reste dans les communautés que très peu d'objets datant du début du xxe siècle. Les collections muséales, dont celles rassemblées par Frank G. Speck, représentent donc un trésor inestimé qu'il est nécessaire de documenter.

Remerciements

Nous remercions vivement les Anishinabeg et les Pekuakamiulnuatsh pour leur générosité ainsi que pour le partage de leurs expériences. Merci à toutes les personnes ayant travaillé pour le projet Nika-Nishk, ainsi que pour le centre culturel de Kitigan Zibi, le Musée amérindien de Mashteuiatsh, l'école Kassinu Mamu et le National Museum of the American Indian, notamment pour avoir rendu ces échanges possibles. Nous remercions tout spécialement les jeunes et les personnes accompagnatrices ayant participé aux voyages à Washington. Enfin, notre reconnaissance va également à Mendy Bossum, Julie Dufour, Mélissa Launière, Sylvia Morin, Sandy Raphaël, Josée Robertson, Louise Siméon, Anita Tenasco et Marie-Ève Vanier, ainsi qu'aux lectrices et lecteurs anonymes qui ont, à leur manière, enrichi les versions de ce texte.

Ouvrages cités

Atkinson, Jeanette. 2014. *Education, values and ethics in international heritage: learning to respect*. Farnham/Burlington : Ashgate Publishing.

Barman, Jean, Yvonne Hébert et Don McCaskill. 1986. *Indian Education in Canada,* Vol. 1. Vancouver : UBC Press.

Battiste, Marie. 2011. *Reclaiming indigenous voice and vision*. Vancouver : UBC Press.

Battiste, Marie et Jean Barman, dir. 1995. *First Nations Education in Canada: The Circle Unfolds*. Vancouver : UBC Press.

Berger, Laurent. 2008. « Des restes humains, trop humains ? » *La Vie des idées :* 1-11. https://laviedesidees.fr/Des-restes-humains-trop-humains.html.

Boast, Robin. 2011. « Neocolonial collaboration. Museum as contact zone revisited ». *Museum Anthropology* 34(1) : 56-70.

Bousquet, Marie-Pierre. 2016. « La constitution de la mémoire des pensionnats indiens au Québec : drame collectif autochtone ou histoire commune ? » *Recherches amérindiennes au Québec* 46(2-3) : 165-176.

Clavir, Miriam. 2002. *Preserving What is Valued: Museums, Conservation and First Nations*. Vancouver : UBC Press.

Conaty, Gerald. 2003. « Glenbow's Blackfoot Gallery: Working toward co-existence ». Dans *Museums and Source Communities. A Routledge Reader.* Sous la direction de Laura Peers et Alison Brown, 227-242. New York : Routledge Press.

Delamour, Carole. 2017. « S'il faut rapatrier tout ce qui est sacré, c'est la terre qui va venir à nous ». Le processus de rapatriement des objets culturels et sacrés des Ilnuatsh de Mashteuiatsh, au Québec. Thèse de doctorat, Université de Montréal et Muséum national d'histoire naturelle.

—. 2019. « Les multiples résonances du teuehikan (tambour) des Ilnuatsh de Mashteuiatsh dans le renouvellement d'une éthique de l'attention ». *Revue d'anthropologie des connaissances* 14(3) : 792-816.

Delamour, Carole *et al.* 2017. « Tshiheu. Le battement d'ailes d'un passeur culturel et écologique chez les Pekuakamiulnuatsh ». *Recherches amérindiennes au Québec* 46(2-3) : 161-172.

Denzin, Norman K., Y. S. Lincol et L. Tuhiwai Smith, dir. 2008. *Handbook of Critical and Indigenous Methodologies*. Thousand Oaks : SAGE Publications.

Dubuc, Élise et Élisabeth Kaine. 2010. *Passages migratoires : valoriser et transmettre les cultures autochtones. Design et culture matérielle*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Edwards, Elizabeth. 2003. « Talking visual histories. Introduction ». Dans *Museums and Source Communities. A Routledge Reader.* Sous la direction de Laura Peers et Alison Brown : 83-100. New York : Routledge.

Fforde, Cressida, Jane Hubert et Paul Turnbull, dir. 2002. *The dead and their possessions: repatriation in principle, policy, and practice.* London/New York : Routledge Press.

Gabriel, Mille et Jens Dahl, dir. 2008. *UTIMUT: Past heritage – Future partnerships: discussions on repatriation in the 21st century*. Copenhague : IWGIA.

Gadoua, Marie-Pierre. 2014. « Les rôles contemporains de la culture matérielle inuit ancienne ». *Études/Inuit/Studies* 37(1) : 57-78.

Harlin, Eeva-Kristiina. 2008. « Repatriation as knowledge sharing ». Dans *UTIMUT: Past heritage – Future partnerships: discussions on repatriation in the 21st century.* Sous la direction de Mille Gabriel et Jens Dahl, 192-202. Copenhague : IWGIA.

Jérôme, Laurent et Élisabeth Kaine. 2014. « Représentations de soi et décolonisation dans les musées : quelles voix pour les objets de l'exposition *C'est notre histoire. Premières Nations et Inuit du XXIe siècle* (Québec) ? » *Anthropologie et Sociétés* 38(3) : 231-252.

Kaine, Elisabeth. 2004. « Des expériences communautaires de mises en exposition en territoire inuit ». *Anthropologie et Sociétés* 28(2) : 141-154.

Kaufmann, Jean-Claude. 1997. « Le monde social des objets ». *Sociétés contemporaines* 27 : 111-125.

Kovach, Margaret E. 2009. *Indigenous Methodologies: Characteristics, Conversations, and Contexts.* Toronto : University of Toronto Press.

Kreps, Christina F. 2003. *Liberating culture: Cross-cultural perspectives on museums, curation, and heritage preservation.* New York : Routledge Press.

Lacasse, Jean-Paul. 2004. *Les Innus et le territoire. Innu tipenitamun*. Québec : Septentrion.

Laugrand, Frédéric et Jarich Oosten. 2014. « De la conservation à la restitution : l'itinéraire d'un couteau miniature (*qalugiujaq*) du chamane Qimuksiraaq chez les Inuit du Nunavut ». *Anthropologie et Sociétés* 38(3) : 113-136.

Losonczy, Anne-Marie. 1999. « Le patrimoine de l'oubli : le "parc-musée des Statues" de Budapest ». *Ethnologie française* 29(3) : 445-452.

Martin, Thibault et Brieg Capitaine. 2005. « Comment flirter avec la modernité pour conforter son identité : projet éducatif d'une communauté métisse au Manitoba ». *Recherches amérindiennes au Québec* 35(3) : 49-58.

Matthews, Maureen. 2014. « Repatriation agency: animacy, personhood and agency in the repatriation of Ojibwe artifact ». Dans *Museums and restitution: New practices, new approaches.* Sous la direction de L. Tythacott et A. Kostas, 121-139. Farnham/Burlington: Ashgate Publishing.

May, Stephen, dir. 1999. *Indigenous Community-based Education. Language, culture and curriculum*. Bristol : Multilingual Matters.

Morissette, Anny. 2016. « "Il connaît le chemin de l'école, il peut y aller s'il veut" : écoles de jour indiennes et vie scolaire chez les Anichinabés de Kitigan Zibi (1853-1958) ». *Recherches amérindiennes au Québec* 46(2-3) : 125-144.

Nicks, Trudy. 2003. « Museum and contact work. Introduction ». Dans *Museums and Source Communities: A Routledge Reader*. Sous la direction de Laura Peers et Alison Brown, 19-28. New York : Routledge.

Paul, Gabrielle. 2018. « Plus qu'une législation, une reconnaissance ». *Vie des Arts* 252 : 46-47.

Peers, Laura et Alison Brown. 2003. *Museums and Source Communities. A Routledge Reader*. New York : Routledge.

Projet Nika-Nishk, dir. 2017a. *Ashineun*. Montréal : Université de Montréal.

—. 2017b. *Mi iyo ejikenindameng chinago, nongom ashidj wabang. Our knowledge yesterday, today and tomorrow*. Montréal : Université de Montréal.

Roué, Marie. 2006. « Guérir de l'école par le retour à la terre. Les aînés cris au secours de la génération perdue ». *Revue internationale des sciences sociales* 187 : 19-28.

Saganash, Roméo. 2005. « Les pensionnats pour autochtones, outils d'assimilation. Un héritage honteux ». Dans *Le devoir de mémoire et les politiques du pardon.* Sous la direction de Micheline Labelle, Rachad Antonius et Georges Leroux, 85-101. Québec : PUQ.

Sanborn, Andrea. 2009. « The reunification of the Kwakwaka'wakw mask with its cultural soul ». *Museum International* 61(1-2) : 81-86.

Simpson, Moira G. 2009. « Museums and restorative justice: heritage, repatriation and cultural education ». *Museum International* 61(1-2) : 121-129.

Smith, Linda Tuhiwai. 2012 [1999]. *Decolonizing methodologies: Research and indigenous peoples.* London/New York : Zed Books.

Smith, Linda Tuhiwai, Eve Tuck et Wayne Yang, dir. 2018. *Indigenous and Decolonizing Studies in Education. Mapping the Long View*. New York : Routledge.

Thornton, Russell. 2002. « Repatriation as healing the wounds of the trauma of history: cases of Native Americans in the United States of America ». Dans *The dead and their possessions: repatriation in principle, policy, and practice.* Sous la direction de Cressida Fforde, Jane Hubert et Paul Turnbull, 17-25. London/New York : Routledge Press.

Tisseron, Serge. 1999. *Comment l'esprit vient aux objets*. Paris : Aubier.

Tythacott, Louise et Kostas Arvanitis, dir. 2014. *Museums and restitution: New practices, new approaches*. Farnham/Burlington : Ashgate Publishing.

Whittam, Julian. 2015. « "In a good way": Repatriation, community and development in Kitigan Zibi ». *Anthropologica* 57(2) : 501-509.

—. 2016. « Rapatriement musical, rapatriement culturel : les cas des Haidas et des Ilnus au Canada ». *Cahiers d'ethnomusicologie* 29 : 93-104.

Wilson, Shawn. 2008. *Research is ceremony: Indigenous research methods*. Halifax : Fernwood Publishing.

Wonu Veys, Fanny. 2013. « Préserver pour la postérité : des anciens de l'ethnie bundjalung au Musée national d'ethnologie des Pays-Bas ». *Journal de la Société des océanistes* 1(136-137) : 63-76.